



C'est Lorca qu'on assassine. La guerre d'Espagne dans la pensée de María Zambrano

Thamy Ayouch

► To cite this version:

Thamy Ayouch. C'est Lorca qu'on assassine. La guerre d'Espagne dans la pensée de María Zambrano. Université européenne d'Eté: Violences dans la modernité, Sep 2004, France. pp.50-63. halshs-00940693

HAL Id: halshs-00940693

<https://shs.hal.science/halshs-00940693>

Submitted on 20 Feb 2014

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

C'est Lorca qu'on assassine.
La guerre d'Espagne dans la pensée de María Zambrano.

Thamy Ayouch

« Ay, que la muerte me espera
antes de llegar a Córdoba »
Federico García Lorca, *Canción de Jinete*

19 août 1936, après quelques heures passées à « La colonia », ancienne résidence d'enfants convertie par les phalangistes en prison de Viznar, à neuf kilomètres de Grenade, Federico García Lorca est emmené avant l'aurore à Alfacar, autre village environnant. C'est devant la source Fuente Grande, surnommée par les Arabes au XI^e siècle « Ainadamar », source des larmes, que le poète est fusillé. Le corps est ensuite jeté dans une fosse commune, la sépulture du poète demeurant ainsi inconnue.

S'il ne se déclare ouvertement d'aucun parti, le poète qu'est Lorca – et l'on pense ici au concept d' « art dégénéré » - est par définition un ennemi de tout régime autoritaire, dont les tenants n'hésitent pas à interrompre le discours du Recteur d'Université Miguel de Unamuno par les cris "¡Muera la inteligencia! ¡Viva la muerte!" (« A mort l'intelligence, vive la mort ! »). Au cours des six premiers mois de la guerre civile espagnole, le nombre de ce type d'exécutions s'élève à 50 000, et le nombre total de morts de la guerre civile, républicains et nationalistes confondus, avoisine les 300 000. 17 Juillet 1936 – 31 mars 1939, depuis le pronunciamiento au Maroc jusqu'à la reddition des armées républicaines, l'Espagne connaît une de ses périodes les plus sanglantes.

C'est dès 1937 que María Zambrano, philosophe espagnole née en 1904, témoin engagée de la guerre civile, écrit ses premiers textes à ce sujet. A partir d'une réflexion sur l'événement historique se développe alors toute sa pensée philosophique. Si le conflit espagnol est directement thématiqué dans des écrits de 1936, et notamment dans « Les Intellectuels dans le

drame d'Espagne », il apparaît en filigrane tout au long de l'œuvre de l'auteur, tel, et c'est là ce que nous souhaiterions montrer, une déflagration centrifuge qui informe constamment sa réflexion politique, sociale, éthique, philosophique et métaphysique. A l'arrachement ontologique d'un exil qui s'étend de 1939 à 1984, María Zambrano répond par une analyse, sans cesse renouvelée, d'une spécificité de l'histoire espagnole, épitomisation d'une situation occidentale, mais également, selon l'auteur, voie de salut de cette situation. Si donc la guerre d'Espagne se situe dans le cadre d'une évolution spécifique à l'Europe, et c'est notre premier point, c'est du fait d'une violence diffuse et répercutée sur plusieurs niveaux, comme nous le soulignerons dans un deuxième temps. La réponse philosophique de María Zambrano articule alors ces différents niveaux à l'histoire des idées et au rôle de la pensée.

I.

La situation espagnole. Les intellectuels

Si la guerre d'Espagne débute, dans les faits, en juillet 1936, son événement déclencheur, l'insurrection des garnisons du Maroc où le général Franco proclame l'état de guerre, intervient comme résultat d'une conjoncture de plusieurs années. Lourds déséquilibres économiques, sociaux, régionaux, spirituels, effondrement de l'empire après la guerre hispano-américaine qui se solde par la perte des dernières colonies, agitation ouvrière des villes, revendications régionalistes vigoureuses en Catalogne ou au Pays Basque sont autant de difficultés qui rendent fragile une Seconde République à l'issue de sept ans de dictature du général Primo de Rivera. Dans ce contexte de désarroi social, économique, culturel et spirituel, les mouvements fascisants sympathisants des idéologies allemande ou italienne sont nombreux, le plus tristement célèbre étant celui de la « Falange Española » créé par José Antonio Primo de Rivera, fils du dictateur. Cette idéologie phalangiste est confisquée à son profit par le général Franco, qui, avant le coup d'Etat, s'était fait connaître comme organisateur de la répression de la grève des mineurs asturiens en 1934.

C'est comme véritable éruption fasciste que María Zambrano analyse la violence propre à la guerre qui éclate en 1936. Son engagement politique est immédiat : elle se joint dès le 18 juillet 1936 au manifeste fondant l'Alliance Intellectuelle pour la Défense de la Culture, qu'elle nomme dans ses textes « Alliance des Intellectuels Antifascistes », et écrit,

depuis le Chili où elle suit son époux jusqu'en juin 1937, son texte « Les intellectuels dans le drame d'Espagne ». Après un bref passage par le Chili, elle revient en Espagne en 1937, où elle est nommée conseillère de la propagande et conseillère nationale de l'enfance évacuée. Elle y rester jusqu'au 25 janvier 1939, jour de la chute de Barcelone, où elle traverse la frontière entre la Catalogne et la France.

Véritable réflexion sur l'événement, où le vocable ici prend son plein sens de changement remarquable, dont la singularité atteste qu'il est irréductible à la série causale des faits précédents, « Les Intellectuels dans le drame d'Espagne », dans son étude des positions intellectuelles espagnoles, inaugure l'analyse d'une spécificité espagnole, néanmoins représentative d'une identité occidentale. L'exposé s'étend déjà sur plusieurs niveaux, entremêlant l'explication sociale et l'histoire des idées, la critique politique et la démonstration philosophique.

Le fait de la guerre est analysé comme explosion de violence propre à un fascisme, qui, s'il n'est pas véritablement espagnol, puisque importé d'Europe – et l'historiographie postérieure le soutiendra, S. Bernstein et P. Milza par exemple ne définissent strictement comme fascismes que les régimes allemand et italien –, n'en doit pas moins son développement en Espagne à une spécificité de ce pays. Si la guerre civile, propre à l'Espagne, est liée au déroulement sans pareil d'une histoire nationale, et à une position particulière du pays dans l'histoire des idées, ses causes vont être incluses par María Zambrano dans une tendance plus générale caractéristique de l'Europe, et de l'Occident.

La guerre d'Espagne « reste mythique », écrira María Zambrano dans une présentation de son texte « Los intelectuales... » quarante ans après – texte intitulé « *La experiencia de la historia* » - un mythe qui ne se conclura que lorsqu'en sera enfin révélée la vérité, ajoute-t-elle. Le tragique événement provoque, plus qu'une prise de conscience, ce que la philosophe nommera « un éveil à l'innocence »¹. En effet, si le fascisme advient en Espagne, c'est là-même qu'il doit être levé, soutient-elle, par l'énergie en puissance du peuple espagnol et son indocilité à la culture idéaliste européenne (aspect sur lequel nous reviendrons plus précisément).

Comment alors expliquer le développement du fascisme en Espagne ? Ce n'est ni une bourgeoisie gagnée aux intérêts conservateurs, ni un capitalisme puissamment développé que

¹ « El drama de España nos despertó, más que a la conciencia, a la inocencia », écrit-elle dans « Presentación : la experiencia de la historia (después de entonces) », in *Los intelectuales en el drama de España y escritos de la guerra civil*, p 82.

María Zambrano invoque ici, mais la nature même de l'histoire espagnole, que caractérise, selon elle, une immobilité structurelle. L'angoisse qui constitue le moteur du fascisme est alors issue de la scission observée entre une brillante et ancienne Espagne coloniale et une Espagne actuelle défaite, entre l'Espagne du « Siglo de Oro », où jamais ne se couche le soleil, et celle du vingtième siècle, dépourvue de ses colonies. C'est cette factice scission teintée d'une réactionnaire et colonialiste nostalgie qu'invoquent les tenants du fascisme pour opposer la « patrie », Espagne officielle, à l' « anti-patrie », Espagne vive selon l'appellation de María Zambrano, et représentée par la Génération de 98, le Parti Socialiste et l'Institution de l'Enseignement Libre.

Le fascisme importé d'Europe semble « prendre » aussi bien en Espagne du fait, explique María Zambrano, du peu de cas fait à l'intelligentsia en Espagne, et de l'isolement structurel de l'intellectuel, séparé du peuple. En résulte une facile production de théories démagogiques – l'Espagne versus l'anti-Espagne – par les intellectuels insatisfaits liés à la droite traditionnelle.

Dans un texte ultérieur, « *El español y su tradición* », est analysée plus avant la structurelle pétrification de l'histoire espagnole, caricaturalement récupérée par les traditionalistes, et contre laquelle se rebelle l'Espagnol. Ce figement est détaillé dans l'écrit « *La reforma del entendimiento español* » où est exposé le dédain d'une Europe prospère pour l'a-théorisme caractéristique de l'Espagne selon María Zambrano. Si l'Etat s'est constitué avant tout en Espagne, et depuis la Renaissance, son déclin a été rapide depuis Philippe II, comme elle l'expose dans « *La reforma del entendimiento español* », et le pays s'est séparé de la vie européenne à mesure que se creusait sa décadence politique. S'ajoute alors le lourd dogmatisme d'une Espagne une et catholique imposé par la Reconquista dans sa suppression de l'héritage judéo-arabe, qui selon María Zambrano précipite la pétrification de la vie espagnole, la dissolution de l'Etat et le démembrement de la société.

Toutefois, ce qui constitue la misère de l'Espagne est cela-même qui pourrait la sauver. A l'indigence théorique et idéelle espagnole se substitue un sens de la co-existence humaine (*convivencia*) susceptible, selon María Zambrano, de transformer l'Europe entière. C'est là le défi que présente la guerre civile.

Une évolution spécifique à l'Europe

Bien que située dans une spécificité de l'histoire espagnole, la violence que déclenche la guerre civile n'en est pas moins conçue par María Zambrano comme plus largement caractéristique de l'Europe, et plus encore de l'Occident.

Si elle l'évoque déjà dans d'autres écrits, c'est véritablement dans « La agonía de Europa », texte de 1945, que María Zambrano développe sa critique de l'occident. C'est ici une Europe dévorée de fureur, d'impétuosité et de démesure, dont l'agonie est, depuis son exil sud-américain, annoncée par María Zambrano. Cette décadence est explosion de ressentiment issue d'un retournement de ce qui faisait le génie européen à une époque : l'idéalisme et la capacité de dessaisissement de la réalité. Naturalisme, libéralisme, scepticisme, sont les soubresauts d'une superbe de la pensée avide d'une unité qui pétrifie la vie. C'est dans l'absolue gageure d'une création de soi toute intellectuelle, forfanterie et orgueil suprême, qu'apparaît la violence propre à l'Europe, violence principielle, issue de l'outrance propre à l'adoration européenne constituée en véritable idolâtrie. Si la pensée européenne est héritée de la Grèce, c'est un Dieu sémite, Dieu créateur, que l'Européen veut imiter dans sa création, et qu'il adore avec furie. La philosophie peut lui présenter la possibilité d'ordonner le monde en neutralisant progressivement la violence divine, mais c'est alors devant un Dieu fait homme que l'Européen se retrouve, en seul homme qui ne se donne pas en pâture à un Dieu qui à lui s'est sacrifié. Sa suprême violence sera alors de vouloir fonder lui-même son histoire, sa propre création, révolte issue d'un amour indomptable. Cette violence devient alors méthode, science toujours plus réductrice, philosophie toujours plus aride et systématique, hypostase de la raison au point extrême de sa propre consommation, abyssale plongée dans le Néant dont elle veut tirer un monde, formidable violence de la pensée reflétant la formidable violence de l'exister.

La violence ubiquitaire

Nous voilà donc menés, par élargissement progressif, depuis la violence de la guerre civile espagnole, au fascisme lié à la spécificité de l'histoire espagnole, puis, par inclusion, à la violence spécifique de l'Europe, qui, nouvelle extension, touche au fondement même de l'humain dans son rapport au savoir et au pouvoir. Nous nous trouvons donc ici, semble-t-il, devant une véritable nébuleuse de la violence, dont le noyau serait la guerre civile espagnole,

moment de révélation pour Maria Zambrano², les couches concentriques l'Espagne, l'Europe, l'Occident et l'homme, et les rayonnements les discours divers, où se développe cette analyse de la violence.

Arrêtons-nous un moment et essayons-nous à une définition de la violence. La *violentia*, étymologiquement issue du verbe *violare*, violer, agir contre, lui-même rattaché au nom *vis*, force, désigne le caractère d'une force impétueuse, et chez l'homme, est l'indice d'impulsions dont il n'est pas le maître. Recours juridiquement illégitime à la force, elle porte la marque d'une infraction, d'un écart par rapport à des normes ou règles qui définissent des situations considérées comme naturelles, normales ou légales. C'est ce qui distingue chez un Aristote le mouvement spontané d'un corps, revenant de lui même à son lieu naturel, du mouvement violent, le soumettant à une force qui l'éloigne de son lieu naturel. C'est là aussi l'acception de *l'hybris* des anciens, abus de puissance, profanation de la nature et des lois sacrées. Souvent rapprochée d'une inhumanité de l'homme – la violence est dite *barbare*, déshumanisation selon le langage, *sauvage*, selon le rapport à l'autre, ou *bestiale* – elle est essentiellement excès, outrance, écart, en un mot, altération, adultération d'un état.

Si donc la violence a lieu à un niveau, elle affecte et c'est là notre hypothèse de lecture de l'œuvre de María Zambrano, nécessairement tous les autres niveaux. Du fait de la connexion intime de tous les ordres de l'être et du discours que nous voyons à l'œuvre chez María Zambrano, la violence déchaînée lors de la guerre civile espagnole est issue d'une structuration idéologique proprement européenne, elle-même en relation avec une organisation politique et un aménagement social tout particuliers, résultat d'une histoire civile et intellectuelle, d'un positionnement éthique et d'une philosophie singuliers. L'idéologie fasciste de la phalange équivaut alors à l'affrontement armé entre nationalistes et républicains, à l'assassinat d'un poète, au naufrage de la poésie, à l'absolutisme du concept pur et de l'idéalisme, au triomphe du rationalisme réducteur, à l'aliénation du peuple en masse ou au confinement de la personne à l'individualisme, dans un système d'égalités, de correspondances, et de contamination inévitable entre niveaux différents. La violence manifeste d'un ordre n'est que le reflet, la trace inéluctable de celle de tous les autres, idée

² Ainsi écrit-elle dans une lettre de novembre 1937 à Rafael Dieste : « La guerra, la guerra de invasión sobre España, la guerra nuestra de independencia me ha convertido, quiero decir que me sumergió absolutamente en lo español que he sentido revivir día a día », (« La guerre, la guerre d'invasion de l'Espagne, notre guerre d'indépendance m'a convertie ; je veux dire qu'elle m'a plongée entièrement dans l'espagnol que j'ai senti revivre jour après jour »), in *Los intelectuales en el drama de España y escritos de la guerra civil*, p 168. Nous traduisons.

qui, si elle peut paraître banale, donne toutefois une cohérence interne à l'ensemble de l'œuvre de María Zambrano.

Ce serait ici, dans une perspective spinoziste, la proposition VII du Livre II de L'Ethique, que María Zambrano cite dans un texte sur Spinoza³ : « *Ordo et connexio idearum idem est ac ordo et connexio rerum* », parallélisme entre la pensée et l'être, la réalité et son appréhension par l'esprit. C'est également, du point de vue de la philosophie, cette affirmation que l'on retrouve dans le texte « *La reforma del entendimiento* » : « La caractéristique de la Philosophie est qu'il n'est pas possible d'aborder un problème séparément, et que chaque problème fait référence immédiate à la totalité ». C'est enfin ce trait que signale un des principaux commentateurs de María Zambrano, Jesús Sanz Moreno⁴ : jumelage de livres dont l'un traite la thématique commune aux deux d'un point de vue politico-culturel, l'autre d'un point de vue métaphysico-philosophique – ainsi en est-il de *Pensamiento y poesía en la vida española* et *Filosofía y poesía*, de *Persona y democracia* et *El hombre y lo divino*, ou de *España sueño y verdad*, et *El sueño creador*.

II

La violence politique : son fondement idéaliste

Analysons donc cette circulation de la violence, son ubiquité dans des ordres différents, en tâchant d'aller du niveau le plus manifeste au plus fondamental.

Revenons tout d'abord au texte fondateur de l'analyse de la violence dans la guerre d'Espagne, « Les Intellectuels... ». Si le fascisme est défini, dans ce texte de 1937, comme désespoir intellectuel, désespoir de la raison, c'est en relation avec l'idée d'un intellect forme pure qui ne participe pas des mouvements de son objet, idée d'une raison grecque absolutisée par le rationalisme européen. Devant la réalité d'un Univers non réduit à la seule raison, de nécessités autres qui déterminent l'homme, l'idéalisme occidental a manifesté une profonde réticence à considérer la vie, adolescence que la philosophe caractérise comme « choc de l'idéalisme infantile devant la richesse disparate de la réalité ». Fait d'un idéalisme devenu

³ « La salvación del individuo en Espinoza », in *Los intelectuales en el drama de España y escritos de la guerra civil*

⁴ Thèse développée dans les introductions à *La agonía de Europa*, et *Los intelectuales en el drama de España y escritos de la guerra civil*.

dogme culturel, hostilité à la vie, le fascisme apparaît alors comme idéologie produite par la profonde angoisse de ce monde adolescent. C'est là le ressentiment d'une classe en mal de pouvoir et prisonnière de son angoisse, prétendu commencement qui n'est qu'un désespoir devant une situation sans issue insupportable, rébellion et violence déployées afin de ne pas renoncer à une position insoutenable. Le fonctionnement fasciste de l'intelligence consiste alors à masquer, falsifier, conserver les mots et les concepts sans vie, fausser l'histoire réelle. Etranglement du fascisme qui le ferme à toute vie, culte des faits, mais qui a pour prémisse l'annulation de tout fait pour le recréer par sa violence, ne reconnaissant d'autre réalité que la sienne.

La violence économique

C'est antérieurement à la guerre d'Espagne, dans son ouvrage *El horizonte del liberalismo*, publié en 1930, que María Zambrano commence par déceler une violence économique propre au libéralisme, qu'elle liera par la suite au fascisme de la guerre d'Espagne et à la décadence de la raison. Elle pose là les rudiments de sa théorisation politique ultérieurement développée, la politique recherchée étant celle qui, non statique et conservatrice, prend compte du facteur du temps, et s'avère révolutionnaire en ce sens qu'elle reconnaît sa dimension intrinsèquement transitoire et admet la nécessité du changement. Là déjà María Zambrano entreprend de développer une position nietzschéenne d'affirmation de la vie et de remise en question de la raison. Dans sa survalorisation de l'individu, c'est cette fluidité de la vie que tend à nier le libéralisme qui sacrifie à la liberté l'égalité. Ceux qui alors visent le dépassement de toute nécessité dans une quête de records se fondent sur la servitude des autres sacrifiés. María Zambrano dénonce ici le refus de tout ce qui en l'homme est vital et passionnel, l'enivrement de la raison proclamant « l'homme comme roi de la vie »⁵. « Le libéralisme est la foi maximale en l'homme, et partant, minimale en toute autre chose. Il a conduit l'homme à croire en lui-même, et l'a rempli de doute sur ce qui n'était pas lui »⁶. La violence de cette négation de l'homme-désir-et-instincts n'a alors d'égal que celle de la servitude de masses humaines. Si donc le libéralisme affirme les droits humains, il a besoin, pour les rendre effectifs, d'une nouvelle forme économique, paradoxe que María Zambrano

⁵ *Horizonte del liberalismo*, p 240

⁶ « El liberalismo es la máxima fe en el hombre y, por lo tanto, la mínima en todo lo demás », *ibid.*, p 244

synthétise dans la formule : « les postulats spirituels du libéralisme ne peuvent se réaliser dans le cadre de l'économie libérale »⁷.

La violence historique

Ultérieurement à ces analyses politique et économique, c'est une réflexion historique plus large sur le concept de démocratie en Occident que María Zambrano mène dans son ouvrage de 1956 (publié en 1958) *Persona y democracia*, liant le processus de violence dans l'histoire ici encore à une rigidification de la raison. Seule la conscience historique peut éviter la violence exercée à l'endroit de l'homme, car l'histoire est conçue comme la révélation progressive de l'homme à lui-même toutefois d'une manière différente de celle d'un Hegel pour qui l'histoire est développement de l'esprit. Si la première façon pour l'homme de se situer dans une réalité est de la pâtir, la conscience historique naît d'une perplexité à l'endroit de cette expérience subie, d'un véritable savoir tragique. Tragique, l'histoire l'est parce que l'homme a voulu à tout prix la faire, sans poser de limite à sa volonté. Contexture tragique où apparaît la structure d'idole et de victime propre à cette volonté absolue : l'idole exige et usurpe l'adoration d'une victime, qui, après un temps, l'immole en la sacrifiant à l'autel de la rébellion, succession de représentations transitoires. C'est là le péril majeur d'une rêve de soi menant à un orgueil absolu, proche de la déification – notons ici que le terme utilisé est « *endiosamiento* », qui à la fois signifie orgueil et renvoie, par son étymologie, à la déification. Cette histoire sacrificielle est explicitement liée par María Zambrano à l'absolutisme de la raison, le rationalisme ayant fonctionné en Occident comme instrument de volonté d'être et de pouvoir, violence exercée à l'endroit d'une réalité qu'il entendait plier à ses approches, négation du temps dans une atemporalité de l'intelligible.

La crise par laquelle passe alors l'Europe semble atteindre moins l'Espagne, car cette dernière, affirme María Zambrano, a été moins sujette au rationalisme.

Elle décrit dans son texte « *Materialismo español* »⁸ cette indocilité du peuple espagnol devant un monde des idées auquel n'est pas sacrifiée la réalité, ou analyse, dans son écrit

⁷ « Los postulados espirituales del liberalismo no pueden realizarse con la economía liberal », *ibid.*, p 261. Nous traduisons.

⁸ In *Los intelectuales en el dram de españa y otros escritos de l guerra civil*, pp 184-187

« *Misericordia* »⁹ le réalisme espagnol d'un Galdós qui fait triompher la vie. Là où l'Europe a développé une philosophie idéaliste, l'Espagne, à la croisée de l'Orient et de l'Occident, soutient María Zambrano dans *España, sueño y verdad*, a centré, de manière non méthodique, son penser dans le roman et la poésie.

III

Au fondement de l'histoire, la raison.

La raison poétique

Tout le long de l'œuvre de María Zambrano, depuis, *Horizonte del Liberalismo* publié en 1930 jusqu'aux posthumes *Rêves et le temps* (parus en 1992), une critique du rationalisme occidental est menée. Double violence de cette raison occidentale : brutalité exercée à l'endroit du monde de la vie qu'elle dénature, mais aussi précipitation d'une déshumanisation de l'homme en prise avec un monde décharné qui se dresse devant cette raison devenue nihiliste. C'est là l'ultime étape de cette raison, qu'elle rappelle dans « Les intellectuels... », croyance rationaliste en un monde de choses et non d'événements qui aboutit au désespoir devant la réalité. Rappelant l'histoire de la raison depuis la Grèce antique, dans « *La reforma del entendimiento* », elle souligne la mystification des idées et le dogmatisme rationaliste d'une équation de l'être et du penser. Si la raison se trouve aujourd'hui confrontée à un monde qui n'est pas physisico-mathématique, mais historique, il s'agit de la renouveler.

C'est dans la poésie que María Zambrana cherche cette nouvelle raison, et la nomme pour la première fois « raison poétique » dans son commentaire du texte *Guerra* d'Antonio Machado, une « raison d'amour réintégrée à la riche substance du monde »¹⁰. Le concept nouveau que développe la philosophe connaît plusieurs avatars, depuis la « raison maternelle » et matérielle découverte chez un Sénèque jusqu'à la « raison active » par delà le partage de la

⁹ *ibid.* , pp 228-248

¹⁰ « *La Guerra* de Antonio Machado », in *ibid.* , p 177

vie théorique et de la vie pratique¹¹, en passant par la « raison terrestre » lue dans *Residencia en la tierra* d'un Pablo Neruda¹², et la « raison miséricordieuse »¹³ retrouvée chez un Galdós.

C'est plus précisément dans *Philosophie et poésie* (1939) que María Zambrano définit cette raison poétique contre la violence. Si la philosophie et la poésie partagent la violence d'une même naissance, et jaillissent de la même source, θαυμασσειν, admiration extatique devant les choses, la poésie ne redouble toutefois pas cette violence par celle d'un arrachement aux choses propre à l'ascèse philosophique et qui fait de celle-ci une « extase manquée »¹⁴. Au contraire de la philosophie, qui cherche à sauver les apparences en s'en détachant, la poésie y adhère, et trouve seule l'unité dont rêve la philosophie sans exercer la moindre violence sur les apparences hétérogènes. *Logos* davantage comme parole que comme Raison, contemplation amoureuse, transport enivré, enthousiasme et délire, la poésie inverse le rapport du philosophe au langage, en préférant être possédée par lui plutôt que de le posséder et dominer. Amour de l'origine, sortie de soi-même pour un abandon ouvert à l'être, la poésie rétrocede à un état d'avant la violence où elle consent à la dispersion des choses et à leur matérialité. Nous retrouvons ici la critique toute nietzschéenne d'un véritable renversement violent des valeurs par la philosophie, d'une renonciation au dionysiaque, monstruosité d'un Socrate dans ce remplacement de l'instinct créateur par une conscience critique, décrit dans *La naissance de la tragédie*. Un Nietzsche dont María Zambrano célèbre le retour au monde magique de la vie, dans « *La destrucción de la filosofía en Nietzsche* »¹⁵

La raison poétique que recherche María Zambrano est alors un authentique *sapere*, fusion de savoir et de saveur, connaissance de l'âme par delà l'intellect. Cette raison poétique aura pour instrument la métaphore, dont la fonction est de « définir une réalité trop vaste pour la raison mais à même d'être captée autrement », où se manifeste « la survie de quelque chose d'antérieur à la pensée »¹⁶. Elle est à l'œuvre dans *Clairières du bois*, *De l'aurore* ou *Diotime de Mantinée*, où l'idée ne précède pas le mot dans ces sentes poétiques, et où il ne s'agit en rien de démontrer, spéculer ou rationaliser, mais de laisser les mots s'écouler vers un sens qui se fait dans la seule recomposition poétique. C'est là, reconduit au niveau de la pensée, la tentative d'une écriture automatique : là où l'écriture automatique surréaliste s'essaie à lever

¹¹ « La nueva moral », in *ibid.*, pp 180-183

¹² « Pablo Neruda o el amor a la materia », in *ibid.*, pp 251-257

¹³ « Misericordia » en *ibid.*, p 232

¹⁴ *Filosofía y poesía*, p 16

¹⁵ In *Hacia un saber sobre el alma*, pp 133-140

¹⁶ « La metáfora del corazón », in *ibid.*, p 50

les tabous linguistiques dans des associations imprévues suivant un travail inconscient, la raison poétique cherche à défaire les interdits d'une pensée qui se viserait à l'avance.

Du penser au politique : personne et démocratie

C'est cette raison poétique qui prolongera la philosophie en éthique et politique en tentant d'en réduire la violence à travers le concept de personne, exposé dans *Persona y democracia*. La raison poétique est en effet la seule méthode à même de permettre la création de la personne, en remplaçant la Raison absolue qui violente la vie et provoque l'éternelle répétition d'une histoire sacrificielle. La finalité de l'histoire, affirme la philosophe est de révéler la personne, en levant le masque et l'aliénation du personnage, comme l'écrit María Zambrano : « La personne, comme l'indique son nom, est une forme, un masque, avec lequel nous affrontons la vie, la relation et le commerce avec les autres, avec les choses divines et humaines. Cette personne est morale, véritablement humaine, lorsqu'elle contient en elle-même la conscience, la pensée, une certaine connaissance d'elle-même et un certain ordre, quand elle se situe, antérieurement à tout commerce et à toute action dans un ordre ; quand elle recueille le plus intime du sentir, l'espoir »¹⁷. Incluant et dépassant le je et l'individu, véritable solitude au sein de la coexistence, espace intime rappelant ici l'influence d'un Augustin, la personne ne se connaît jamais complètement, elle se révèle progressivement à elle-même, comme lieu à travers lequel s'ouvre le temps. Etre personne implique une attention constante au changement des situations vitales et un agir en conséquence, une constante correction de soi-même, et María Zambrano rejoint ici le concept juridique de personne morale responsable, répondant de ses actes.

En faisant de la démocratie la « société dans laquelle il n'est pas seulement permis, mais exigé d'être une personne »,¹⁸ María Zambrano lie la philosophie éthique à la réflexion politique. La société démocratique, où chacun se choisit en tant que personne et choisit alors par là tous les autres, est celle qui garantit l'égalité entre hommes comme personnes à distinguer d'une uniformité quelconque, et reste toujours à faire.

¹⁷ « La persona, como su mismo nombre indica, es una forma, una máscara con la cual afrontamos la vida, la relación y el trato con los demás, con las cosas divinas y humanas. Esta persona es moral, verdaderamente humana, cuando porta dentro de sí la conciencia, el pensamiento, un cierto conocimiento de sí mismo, un cierto orden, cuando se sitúa previamente a todo trato y a toda acción, en un orden ; cuando recoge lo más íntimo del sentir, la esperanza », in *Persona y democracia*, p 101

¹⁸ « ...la sociedad en la cual no sólo es permitido, sino exigido, el ser persona », *ibid.* p 169

Le rôle des minorités : les intellectuels

Dans cette tentative de résorber la violence aux niveaux éthique et politique en instaurant le régime d'une démocratie de personnes, la fonction des minorités est essentielle, en ce qu'elles révèlent le peuple à lui-même, l'éveillent, et lui font prendre conscience de sa force et de ses droits, affirme María Zambrano. C'est là qu'apparaît le rôle des intellectuels : « ce n'est que dans [la démocratie] que la minorité a eu une influence, qu'en elle qu'elle a pu créer ce que l'on appelle « opinion publique ». Car la fonction de l'intellectuel est médiatrice, et pour cette même raison peut être démoniaque »¹⁹. C'est en effet à l'intellectuel de mettre en oeuvre les moyens d'atteindre la raison poétique, en analysant l'histoire de la raison. Ainsi en était-il déjà dans « Les intellectuels... », où María Zambrano assigne au penseur la mission d'« offrir sa parole », de rompre le silence, de risquer son existence d'intellectuel en s'engageant. S'il s'agit ici de démasquer le culte de la spiritualité, il est aussi question d'une intelligence militante, combative, celle investie, comme la philosophe elle-même, dans la rédaction en 1937 des revues *El mono azul* et *Hora de España*. C'est la guerre civile qui provoque alors ce soubresaut de l'intellectuel et de sa fonction en Espagne, comme le montre la création de l'Alliance des Intellectuels Antifascistes.

¹⁹ « ... sólo en ella ha tenido una influencia, sólo en ella ha creado eso que se llama « opinión pública. Pues la función del intelectual es mediadora y por lo mismo puede ser demoníaca », *ibid.* ,p 200

Conclusion

La fureur meurtrière de la guerre, le soulèvement d'une Espagne contre l'autre, l'alliance des nationalistes aux armées allemande et italienne, et la dictature longue de trente six ans, c'est Lorca qu'on assassine. La frénésie d'une économie de l'exclusion, la répétitivité d'une histoire d'oppression, le règne d'un dogmatisme de la raison, c'est encore Lorca qu'on assassine. Car la mort du poète, plus que simple emblème de la violence de la guerre d'Espagne, est également anéantissement de l'intellectuel, négation de la poésie qu'on juge toute vaine et inutile, naufrage d'un monde du sentir devant la raison froide du dogme – intellectuel, politique ou social.

La guerre civile espagnole parcourt de bout en bout l'œuvre de María Zambrano, comme expérience à chaque fois repensée. A partir d'un philosophe conçu comme vivre, dans les deux sens de sa participation du monde de la vie, et de son affirmation comme mode de vie qui informe les autres, María Zambrano esquisse une réflexion sur la violence de la Raison en Occident et ses répercussions sur les plans historique, social, politique et éthique. Cette violence ubiquitaire ne peut être levée, selon elle, que par une définition de la philosophie à partir de la raison poétique, fondant alors le renouvellement du politique à partir du concept éthique de personne. Le philosophe ici préconisé se présente comme expérience du sentir, description du senti dans un abandon à l'être et une ouverture au langage.

C'est dans le domaine de la culture que s'inscrit cette pensée, si nous reprenons ici l'opposition nietzschéenne exposée par Gilles Deleuze entre méthode et culture. En effet, la méthode suppose une décision préméditée, une direction choisie ; chemin droit, elle est démarche vers un but. La suivre revient parfois à hypostasier le but comme unique lieu – et c'est ce que María Zambrano reproche au rationalisme – et à s'écarter ainsi des autres lieux. Le détenteur de la méthode abdique ce qu'il ne connaît pas de lui-même, et des choses. La culture, elle, renvoie ici à une formation de la pensée sous l'action de forces sélectives, dressage issu de l'idée nietzschéenne de force comme engendrement de différences. Réfractaire à l'idée de pouvoir, elle est dispersion, tracé excentrique, titubation, dans une reconnaissance de forces qui la déterminent et qu'elle méconnaît. C'est en ce sens qu'elle témoigne, semble-t-il, d'un certain abandon à la violence de l'inconnu, réception confondue et interdite de latences qui rappelle la première extase devant les choses commune à la poésie et à la philosophie.

Cette incitation instiguée par María Zambrano à lever la violence en brisant le rationalisme n'est-elle pas alors ultime violence à l'endroit de la pensée, puisqu'elle semble en détruire tout cadre, toute rigueur et toute théorie, bref, puisqu'elle atteint la pensée philosophique dans sa définition même, plus proche du méthodique que du rhapsodique ? La réponse semble négative : c'est en effet depuis un mouvement de pensée construite et argumentée, que María Zambrano désavoue la pensée occidentale, et ce par quoi elle propose de remplacer la raison reste une raison, poétique. Seul alors un modèle phénoménologique, attaché à l'étude du surgissement du monde et de l'autre, aux actes de conscience du penser et du sentir, semble pouvoir en rendre compte. C'est davantage d'un « second » Husserl, celui du « monde de la vie », de *La Crise des sciences européennes et la phénoménologie*, ou de l'opposition reprise à Dilthey entre sciences de la nature et sciences de l'esprit, que pourrait être rapprochée la perspective de María Zambrano. Mais cette attention à l'apparition de l'être n'est pas sans rappeler une démarche heideggerienne définissant la phénoménologie comme « faire voir à partir de lui même ce qui se montre tel qu'il se montre à partir de lui-même », et se fixant la tâche d'une destruction de l'histoire de l'ontologie grecque ou médiévale, cartésienne ou kantienne où l'oubli de l'être est à l'œuvre. Et María Zambrano rejoint incontestablement Heidegger dans la conception d'un homme « habitant en poète », parlant seulement pour autant qu'il répond au langage en écoutant ce qu'il dit, défait du calcul et de la mesure propres aux sciences de la nature. C'est enfin encore plus d'un Merleau-Ponty que semble ici se rapprocher María Zambrano, dans l'injonction du philosophe français à retourner à la perception antérieure à la science, à considérer le monde perçu autrement que comme un objet de pensée. Une perception inhérente aux choses au centre de laquelle se trouve l'intersubjectivité, le monde n'étant que l'intersection de mes expériences et de celles d'autrui. Car c'est sa pensée de l'intersubjectivité qui permet à María Zambrano de réduire la violence, sur les plans politique et éthique.

Si la phénoménologie est description de ce qui apparaît, qui s'atteste, directement ou indirectement – et nous soutiendrions ici qu'une phénoménologie de l'inconscient est possible –, elle doit toutefois s'arrêter là où commence la métaphysique, et ne peut suivre la raison poétique dans son exégèse des symboles du « cœur comme centre », du « délire » et du « Dieu obscur », de la « parole du bois » ou des « yeux de la nuit », autant de développements de *Clairières du bois* où la poésie affleure la mystique.

Que dire, enfin, actuellement de la fin de la violence visée par María Zambrano?

Le prologue de *Historia y democracia* écrit depuis l'Espagne en 1987 semble bien pessimiste. Ce n'est plus une crise de l'Occident qu'elle relève à cette date, mais un orphelinage : « Aujourd'hui, on ne voit plus le sacrifice ; l'histoire est devenue pour nous un lieu indifférent où n'importe quel fait pourrait avoir lieu avec la même vigueur et les mêmes droits que ceux d'un Dieu absolu qui ne permet pas la moindre contestation. Tout est sauvé et en même temps tout est détruit ou en passe de l'être »²⁰.

Violence de l'indifférence, qui ici remplace la violence sacrificielle de l'histoire, celle d'une monstrueuse guerre civile, ou celle d'un rationalisme réducteur. Peut-être alors, plus que jamais, faut-il faire appel au sentir intense de la poésie, seul susceptible de lever cette molle apathie ; peut-être alors que Lorca n'est pas mort, mais seulement endormi, et qu'il est toujours possible de le réveiller. Laissons lui donc les derniers mots :

« Quiero dormir el sueño de las manzanas,
alejarme del tumulto de los cementerios
Quiero dormir el sueño de aquel niño
que quería cortarse el corazón en alta mar.

No quiero que me repitan que los muertos no pierden sangre;
que la boca podrida sigue pidiendo agua.
No quiero enterarme de los martirios que da la hierba,
ni de la luna con boca de serpiente/que trabaja antes del amanecer.

Quiero dormir un rato,/un rato, un minuto, un siglo;
pero que todos sepan que no he muerto;
que hay un establo de oro en mis labios;
que soy el pequeño amigo del viento Oeste;
que soy la sombra inmensa de mis lágrimas. »²¹

²⁰ « Hoy no se ve ya el sacrificio ; la historia se nos ha torndo en un lugar indiferente donde cualquier acontecimiento puede tener lugar con la misma vigencia y los mismos derechos que un Dios absoluto que no permite la más leve discusión. Todo está salvado y a la par vemos que todo está destruido o en vísperas de destruirse », *Persona y democracia*, p 12. Nous traduisons.

²¹ « Je veux dormir le sommeil des pommes, / et m'éloigner du tumulte des cimetières / Je veux dormir le sommeil de cet enfant / Qui voulait s'arracher le cœur en pleine mer.
Je ne veux pas que l'on me répète que les morts ne perdent pas leur sang ; / Que la bouche pourrie demande encore de l'eau. / Je ne veux rien savoir des martyrs que donne l'herbe, / ni de la lune avec sa bouche de serpent qui travaille avant que l'aube naisse. /
Je veux dormir un instant, / Un instant, une minute, un siècle ;/ Mais que tous sachent bien que je ne suis pas mort ; / Qu'il y a sur mes lèvres une étable d'or ; / Que je suis le petit ami du vent d'Ouest ; / Que je suis l'ombre immense de mes larmes. », Federico García Lorca, « Gacela de la muerte oscura », in *Divan del Tamarit*.
Traduction de A. Belamich

Bibliographie :

- Gilles DELEUZE , *Nietzsche*, Presses Universitaires de France, Paris, 1995
- Martin HEIDEGGER, *Etre et Temps*, Authentica, Paris, 1985 (trad. E. Martineau)
 --- « L'homme habite en poète », in *Essais et conférences*,
 Gallimard, Paris, 1958 (trad. A. Préau)
- Guy HERMET, *La Guerre d'Espagne*, Seuil, Paris, 1989
- Edmond HUSSERL, *La crise des sciences européennes et la phénoménologie*,
 Gallimard, Paris, 1976 (trad. G. Granel)
- Maurice MERLEAU-PONTY, *Phénoménologie de la perception* , Gallimard, Paris, 1945
- Hugh, THOMAS, *La Guerre d'Espagne. Juillet 1936-Mars 1939*, Robert Laffont,
 Paris, 1985 (trad. Jacques Brousse, Lucien Hess, Christian Bounay)
- María ZAMBRANO, *Pensamiento y poesía en la vida española*, Endymión, Madrid,
 1987
 --- *Delirio y destino: los veinte años de una española*, Mondadori,
 Madrid, 1989
 --- *Hacia un saber sobre el alma*, Alianza Editorial, Madrid, 1993
 --- *Claros del Bosque*, Biblioteca de bolsillo, Barcelone, 1993
 --- *Horizonte del liberalismo*, Ediciones Morata, Madrid, 1996
 --- *Persona y democracia*, Siruela, Madrid, 1996
 --- *Filosofía y poesía*, Fondo de cultura económica, México, 1996
 --- *Los intelectuales en el drama de España y escritos de la guerra*
civil, Editorial Trotta, Madrid, 1998
 --- *La agonía de Europa*, Editorial Trotta, Madrid, 2000
 --- *Los sueños y el tiempo*, Siruela, Madrid, 1998